

Barbara Cassin, philosophe : « Je pense que j'ai tous les âges à la fois. Je suis comme une gamine de 4 ans, de 15 ans, comme une femme de 50 ans et de 76 ans »

« Avec le temps ». Quelles certitudes garde-t-on à la fin de sa vie ? Comment voit-on la mort lorsqu'elle se rapproche ? Dans cette série, « Le Monde » interroge des personnalités sur ce qui passe et ce qui reste. La philologue et helléniste évoque ses amours passés, ses parents et explique se sentir « pleine d'énergie, de désirs et de volonté ».

Propos recueillis par [Valentine Faure](#)

Publié le 13 octobre 2024 à 11h00, modifié le 14 octobre 2024 à 14h00



Barbara Cassin, chez elle, à Paris, le 20 septembre 2024. BASILE BERTRAND POUR « LE MONDE »

Philologue, helléniste et philosophe, Barbara Cassin est la huitième femme élue à l'Académie française, depuis l'entrée, le 6 mars 1980, de Marguerite Yourcenar. Elle a notamment dirigé le *Vocabulaire européen des philosophies. Le dictionnaire des intraduisibles* (Seuil, 2004), lexique des termes et concepts philosophiques devenus intraduisibles d'une langue dans une autre. Elle a écrit une autobiographie philosophique, *Le Bonheur, sa dent douce à la mort* (Fayard, 2020) comme une ode aux amours, à la liberté et à la beauté du monde. « *La mortalité aiguise toutes les sensations, aiguise tous les amours* », y écrit-elle. Elle aura 77 ans, le 24 octobre.



Une photo montrant Barbara Cassin et d'autres philosophes. A Paris, le 20 septembre 2024. BASILE BERTRAND POUR « LE MONDE »

Comment envisagez-vous votre mort ?

Je l'envisage comme une païenne, c'est-à-dire pas comme quelqu'un qui peut croire à un au-delà. L'idée de mort, même le concret d'une mort, disons « naturelle », fait partie de l'ordre et de la beauté du monde. Le fait d'être mortel est définitoire des humains. Je comprends que les dieux nous envient cela, parce que c'est la seule chose qu'ils ne connaissent pas.

Vous sentez-vous affaiblie d'une manière quelconque ?

Je me sens moins belle, cela compte beaucoup, mais je ne suis pas affaiblie. Je me sens pleine d'énergie, de désirs et de volonté.

Avez-vous l'impression qu'il faut faire le deuil de la beauté et de la séduction ?

Non, la séduction, sûrement pas. La beauté, un certain type de beauté, certainement, « car je n'ai pas égard à cela que vous êtes/ Mais au doux souvenir des beautés que je vis » [*Ronsard*]. Moi, les gens qui pourraient avoir ce doux souvenir de moi sont morts. Mais quand on est aimé, quand il y a des gens qui vous trouvent belle quand même, ce n'est pas grave.



Barbara Cassin chez elle, rue Mouffetard, à Paris, le 20 septembre 2024. JOCHEN RIEMPP

Y a-t-il des morts qui vous inspirent ?

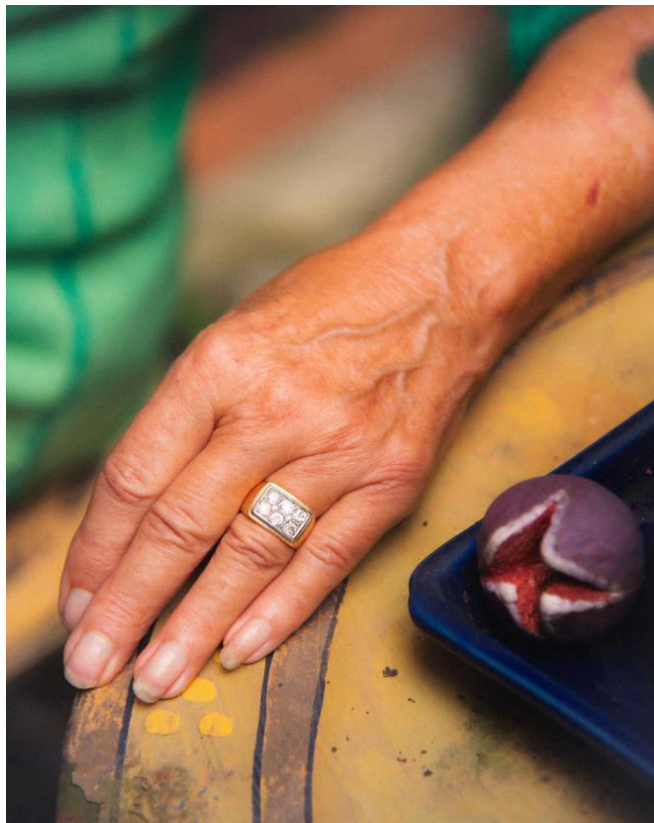
Non, je ne tiens pas du tout à ce que ma mort ressemble à une autre, pas plus que ma vie. Mais, parmi les morts récentes qui m'ont bluffée, il y a celle d'Hélène Carrère d'Encausse [1929-2023]. Parce qu'elle était entièrement vaillante, entièrement elle-même, jusqu'au bout, pouvant, paraît-il, commander ses dix paires de chaussures chez Carel.

J'ai su qu'à un moment elle a appelé Benoist de Sinety, prêtre en qui elle avait confiance, pour lui demander de venir, en disant : « C'est le moment, et je suis en paix. » Elle a fait venir ses enfants près d'elle pour une dernière fois « faire kolkhoze », comme elle disait, puis elle est morte. J'ai trouvé cette séquence à la fois très douce et très grandiose. Cela lui allait bien. Il faut avoir la mort qui s'adapte à votre vie.

Vous écrivez que vous avez compris, à un moment de votre vie, qu'il ne faut jamais être mono – monogame, monothéiste... Comment avez-vous compris cela ?

J'ai compris cela, d'abord en regardant mon père et ma mère, qui se revendiquaient monogames, et j'ai vu quelle était la pointe de malheur qui tenait à ça. Je n'ai pas eu la même vie qu'eux, je n'ai pas été pourchassée comme juive. Je pense que, pour eux, c'était très important d'être « mono ». Mais j'ai vu mon père dire à ma mère : « Voilà ce qu'est devenu l'amour de ma vie », en la regardant nue. Je me suis dit : jamais, jamais ça.

Quant au monothéisme, quand j'ai été en Israël, à Qumran, j'ai fait toute cette ascension un peu lourde, sous le soleil brûlant, et quand je me suis assise au pied du muret de terre qui encerclait l'école biblique, où l'on enseignait vraiment la Bible, j'ai senti que, là, Dieu pouvait frapper. J'ai été frappée dans la nuque, comme ça, comme par un rayon du Soleil, par un dieu unique. Alors que, lorsque je suis en Corse ou en Grèce, que je marche sur un chemin qui tourne, et que le paysage à chaque pas se réorganise, j'imagine les dieux, mais pas le Dieu, jamais. C'est toujours le paganisme qui a triomphé pour moi, dans les paysages.



Au domicile de Barbara Cassin, à Paris, le 20 septembre 2024. BASILE BERTRAND POUR « LE MONDE »

Vos parents vous ont-ils transmis des leçons de vie explicites ?

Je ne sais pas la différence entre l'explicite et l'implicite. Ma mère était peintre, mon père était peintre, ils se sont rencontrés dans la peinture, je peins. Ma mère savait faire la cuisine, je sais faire la cuisine. C'est explicite ou implicite ? Les deux. Et c'est très important. Il y a des choses que je me suis apprises toute seule, et il y a des choses que j'ai apprises en regardant les gens vivre.

Vous décrivez deux manières de peindre, qui sont aussi deux manières de faire de la philosophie : en partant de l'idée et en suivant l'effet. Ce sont aussi deux façons de mener sa vie : être guidé par l'idée ou en accompagnant l'effet ?

Oui. Tout dépend à quel moment on se place. L'idée est antérieure au monde dans lequel on vit. Et, pour voir l'effet, il faut attendre de voir la gueule que ça a. Moi, je crois à la fois dans l'idée et dans l'effet. L'idée, c'est de se dire, par exemple, je vais faire un *Dictionnaire des intraduisibles*. Ça, c'est une idée. Et l'effet, c'est que quand on le fait on voit où ça mène, où ça marche, où ça ne produit pas ce qu'on attend. Que l'intention persiste à gagner sur l'effet, c'est une bonne définition de l'enfer. Je ne résiste pas du tout à l'effet.



Portrait de Barbara Cassin, peint par sa mère. BASILE BERTRAND POUR « LE MONDE »

Vous semblez aimer épouser le hasard. A chaque fois que vous ratez quelque chose, il en sort quelque chose de très bien...

Exactement. Le ratage est une source de liberté. Rater l'agreg, ça m'a appris la philo. C'est lors des années de préparation de l'agreg que j'ai fait vraiment de la philo. Je pouvais travailler, lire les philosophes sans restriction. J'ai adoré, j'étais très heureuse.

Mais vous avez recommencé (huit fois !)...

Oui, parce que cela aurait été plus simple si je l'avais eue. Comme cela aurait été plus simple si j'avais été normalienne. Mais, en fait, ç'aurait été moins bien.

Votre idée de l'amour a-t-elle évolué avec le temps ?

Je ne sais pas. Je pense que j'ai tous les âges à la fois. Je suis comme une gamine de 4 ans, de 15 ans, comme une femme de 30 ans, comme une femme de 50 et comme une femme de 76 ans. Cela n'a pas tellement évolué : ça s'est feuilleté. Je n'ai jamais déserté un amour. Donc je n'ai jamais non plus déserté une conception de l'amour. Je les empile. Ils me constituent tous.

Vous décrivez le fait de savoir mentir comme un impératif catégorique...

Je pense toujours à la scène de ma mère répondant aux Allemands qui cherchaient mon père, qui avait été dénoncé comme juif : « Moi, épouser un juif ? Jamais ! » Ça, c'est savoir mentir. Entrer dans la subjectivité de l'autre. Pour moi, mentir, tromper, est non seulement autorisé, mais requis. Il faut pouvoir le faire, il faut savoir le faire, pour soi, pour d'autres. Cela me paraît bien moins fou que l'impératif catégorique de Kant [*l'idée selon laquelle il faut agir de telle manière que la maxime de notre action puisse être élevée au rang de maxime universelle*] qui implique que le mensonge est interdit.

Effectivement, le seul impératif moral, c'est de pouvoir universaliser. Moi, l'universel, ça ne me tourmente pas. Le rigorisme kantien, je m'en fiche. Je ne vois pas pourquoi je serais un être moral. Ce n'est pas mon problème.

Qu'est-ce qui vous a guidée, alors ?

Je n'ai pas envie de répondre le plaisir, parce que ce n'est pas un guide. Justement : c'est un effet. Ce n'est pas une visée. Mais je crois que la seule chose pour laquelle j'ai un respect complet, c'est la beauté du monde. Je me sens bien quand je sens la beauté du monde.

Vous avez épousé un homme (Etienne Legendre, un notaire devenu cavalier et fondateur d'un centre hippique), qui était « complètement autre », par son histoire, sa famille, sa culture, sa bonté même, dites-vous. Est-ce quelque chose qui a marqué vos relations en général ?

Oui, sûrement. Jamais je n'aurais pu vivre avec quelqu'un comme moi. J'ai peut-être eu quelques amants philosophes, mais je ne les ai jamais aimés vraiment. Ils m'ont toujours au moins aussi ennuyée. J'ai toujours trouvé que ce n'était pas utile, pas joyeux au sens amoureux du terme. Effectivement, j'aime beaucoup les gens différents de moi. Cela ouvre à un autre monde. J'ai épousé un homme qui était vraiment un autre. Des autres, il y en a encore plus que des mêmes.

Quand mon mari est mort, j'ai mis un certain temps à être à nouveau amoureuse, et j'étais amoureuse de quelqu'un pendant vingt ans, qui vient de mourir. Je me demande sous quel signe je vais vivre, à présent que je n'aime plus. C'est une question que je me suis toujours posée à chaque fois que je quittais quelqu'un : sous quel signe vais-je vivre ? Sous quelle protection, dans quelle ambiance vais-je vivre maintenant que je n'aime plus ? Il y a quelque chose du oui au monde qui a lieu avec l'amour, et qui a lieu pour moi, de manière

intéressante, quand c'est un autre oui que le mien. C'est ça que j'aime. J'aime ces nouvelles manières de dire oui au monde.



Barbara Cassin et les philosophes Stanislas Breton (1912-2005, en bas à gauche et en haut à droite) et Paul Ricœur (1913-2005, en haut à gauche). A Paris, le 20 septembre 2024. BASILE BERTRAND POUR « LE MONDE »

Un amour ne vous a jamais laissée amère ou blessée ?

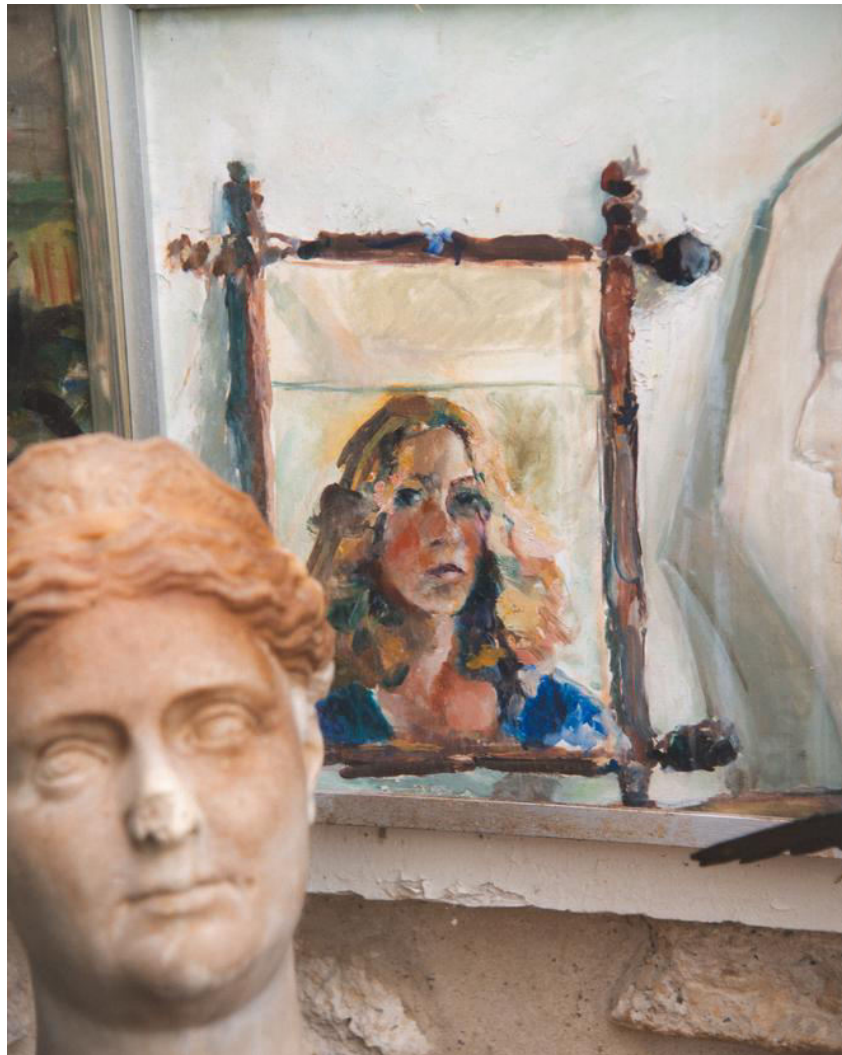
Je ne crois pas. Je peux être énervée, mais blessée, non. Je pense que, d'une certaine manière, je me suis toujours sentie aimée du même amour inconditionnel que me portaient mes parents. Et que ça a dû rejaillir sur toutes les fois où l'on m'a aimée. Dans ma perception à moi. Je ne dis pas que les gens m'aimaient comme ça, mais, moi, je me sentais aimée sans avoir besoin de preuve. Je n'étais pas inquiète. Je pense que c'est le cadeau de mes parents. J'étais un cadeau pour eux, puisque je prouvais qu'ils étaient encore vivants.

« Nous étions incroyablement heureux, lorsqu'il était mourant », écrivez-vous au sujet de votre mari. Vous avez trouvé la beauté du monde, aussi, dans ce moment ?

Oui. Il nous restait du temps avant sa disparition, et c'est un temps qu'il a voulu passer à la maison. J'ai transformé le rez-de-chaussée, avec des fleurs, du beau, alentour, partout. Je pense que tout ce qui nous arrive n'a de sens que là-dedans. Je me rends compte que je suis de plus en plus nietzschéenne. Je pense qu'il ne faut pas finir moralement consolé, mais esthétiquement exigeant. La beauté, c'est la seule possibilité d'être au monde, d'avoir une prise sur lui.

Quand j'imagine ce qui se passe à Gaza, ou en Ukraine, ce qui me fait vraiment beaucoup de peine, c'est de ne pas savoir comment intervenir, de ne pas être à même de peser le moins du monde dans la balance. De ne pas savoir comment faire : être incapable de partager, c'est une manière de ne pas pouvoir être au monde.

Je vais vous montrer vraiment ce que c'est, pour moi, qu'être au monde. C'est ça *[elle montre une illustration dans les épreuves de son livre à venir, sur l'Odyssée]* : cette coupe, la coupe de l'oiseleur *[une coupe du VI^e siècle av. J.-C., que l'on trouve au Louvre]*, c'est le cosmos. C'est un homme, il a des oiseaux autour de lui, des plantes. Ça, c'est une harmonie cosmique qui me convient, qui me comble, et qui me rassure parfaitement sur ce que c'est qu'être mortelle.



Autoportrait de Barbara Cassin, au domicile de la philosophe, le 20 septembre 2024.
BASILE BERTRAND POUR « LE MONDE »

[Valentine Faure](#)

